



Remarques sur la psychologie de la classe ouvrière

Philippe Malrieu

► **To cite this version:**

Philippe Malrieu. Remarques sur la psychologie de la classe ouvrière. HOMO, Elsevier, 1956, III, pp. 41-60. <halshs-01104650>

HAL Id: halshs-01104650

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01104650>

Submitted on 18 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

52
ANNALES PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES
DE TOULOUSE

ANNÉE V

1956
—

FASCICULE 5



HOMO III

(EXTRAIT)

=

=====
FACULTÉ DES LETTRES
4, RUE ALBERT-LAUTMAN, TOULOUSE
===== JUILLET 1956 =====

REMARQUES SUR LA PSYCHOLOGIE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

Pour les pauvres, il n'existe pas d'assurance sur la vie. Cela veut dire qu'ils sont frappés d'une manière ou de l'autre. Et c'est ceux qui sont frappés qu'on appelle précisément les pauvres. Et ces pauvres, Madame Carrar, toute leur prudence ne peut les sauver.

B. BRECHT, *Les fusils de la Mère Carrar.*

La psychologie et l'ethnologie ont fait faire un grand pas à la connaissance de l'homme le jour où elles ont saisi l'originalité des mentalités enfantine, morbide ou archaïque. Pour les connaître il a fallu abandonner les cadres traditionnels de l'analyse psychologique, renoncer aux vieilles facultés, inventer de nouvelles méthodes. Il ne suffisait pas de sympathiser avec autrui : on risquait de se projeter en lui ; il fallait d'abord se différencier de lui. On y est arrivé par une double voie : en devenant, en face de l'enfant, du malade, de l'homme archaïque, aussi objectif que possible — un instrument enregistreur précis et minutieux de ses comportements — ce fut le behaviorisme ; en pénétrant aussi loin que possible dans les replis de sa création spontanée, en notant ses rêves, ses dessins, ses confessions, ses réactions intellectuelles dans leurs cheminements les plus obscurs — ce fut la méthode clinique.

Il en est résulté le rassemblement d'une documentation qui a fait apparaître l'humanité beaucoup plus diverse qu'elle ne l'était pour les hommes du XVIII^e siècle ou même du XIX^e siècle. La psychologie

historique, en montrant les différences que existent entre les types mentaux au cours du temps, est venue accroître cette richesse, tout en essayant de faire comprendre le passage d'une mentalité à la suivante. Désormais, chaque mentalité apparaît comme une totalité organique, où il n'y a pas de geste, pas de mot isolés : des détails minimes — l'épaisseur de ce trait de dessin, la couleur de ce pigne — renvoient à la culture ou à l'attitude de la personne qui leur servent d'infrastructure et leur confèrent un sens. Mais par ailleurs cette totalité est traversée de contradictions, elle est le terrain d'un conflit entre des influences opposées : ainsi l'enfant hésite entre l'égoïsme ludique et l'altérocisme critique, la religion moderne entre l'universalisation et la localisation du sacré...

Au moment même où il semble que la science et les techniques s'apprêtent à unifier l'humanité, les hommes se découvrent beaucoup plus différents qu'ils ne s'étaient jamais vus. Parallèlement, l'essor du roman montre combien nous sommes avides de découvrir des destins, des drames uniques, qui nous aident — que nous les imitions ou que nous les rejetions — à nous personnaliser, non plus d'après un type, comme ce fut le cas dans d'autres civilisations, mais d'après plusieurs. En dépit des apparences, et des menaces aussi de conformisme, l'autre est sans doute en train de devenir beaucoup plus autre; *l'homo perennis* disparaît de la spéculation, et à la place se développe le sens de l'altérité.

Cette tendance ne recèle-t-elle pas un danger ? Ne va-t-il pas se créer des barrières entre les diverses mentalités ? Ne risquons-nous pas de nous fermer à autrui ? Car il ne suffit pas de le saisir en l'originalité de sa pensée, si nous devons par là-même, après l'avoir décrite, renoncer à la comprendre. Il ne servirait de rien d'avoir montré que les enfants, les hommes des autres sociétés ne pensent pas, ne sentent pas comme nous, que leurs fonctions psychologiques ne sont pas les nôtres, si nous n'arrivions pas à communiquer avec eux, et à participer à ce qu'ils ont découvert de meilleur. Le sens de l'altérité ne prend toute sa valeur que s'il aboutit à un enrichissement réciproque.

L'exemple de l'enfant serait ici particulièrement éclairant. Connaître un enfant, ce n'est pas seulement répertorier ses propos, ses gestes, ses apprentissages, ses inventions même. Plus, au contraire, le recensement en est précis, et plus nous prenons conscience de ce qu'ils contiennent d'inexplicable, et nous qui avons contribué à le façonner, un jour vient où nous nous apercevons que l'enfant, de limpide qu'il apparaissait dans ses premières années,

nous est devenu incompréhensible. Que faudrait-il pour dépasser ce pur et simple sentiment d'altérité? — Atteindre ce qui est *pour lui* le centre de sa vie psychologique : les questions qu'il se pose, en raison des conflits où l'engage son initiation à des groupes et à des pensées nouveaux. Si nous parvenions à accéder jusqu'à cette mise en question du monde et du moi qui constitue le véritable centre d'intérêt de l'enfant, non seulement nous saisirions ce dernier en son originalité, mais encore nous le comprendrions — et du même coup nous enrichirions nos perspectives personnelles de celles qu'il est en train de construire — et qui diffèrent des nôtres comme son enfance, ou son adolescence, peuvent différer de la nôtre.

*
**

Nul cas peut-être n'est plus propice que celui de l'ouvrier pour saisir les difficultés que la psychologie, classique ou moins classique, peut rencontrer dans son investigation de l'altérité. L'ouvrier moderne, son prochain et parfois son ami, le psychologue a beaucoup de peine à le comprendre. On peut même se demander si, parmi les barrières qui s'interposent entre eux, il ne faudrait pas ranger certaines orientations de la psychologie « armée », qui se présente, bien à tort, comme la seule scientifique.

Une chose frappe d'emblée : on méconnaît l'originalité de la condition, et donc de la pensée et des sentiments ouvriers. On ne s'étonne pas davantage de la condition prolétarienne qu'on ne s'étonnait dans l'antiquité de celle de l'esclave. Il nous paraît donc naturel qu'il y ait des hommes astreints, leur vie durant, à une tâche qui leur est imposée du dehors, chichement rémunérés, constamment menacés de chômage ? Il faut bien le reconnaître : la psychologie ne s'est guère préoccupée des pensées et des sentiments que doit susciter cette situation.

Ce n'est certes pas la psychotechnique qui aurait pu le faire. Son but est double : étant données les exigences de la production, trouver les individus capables de fournir le rendement désiré ; étant donnée la structure psycho-physiologique de l'ouvrier, découvrir l'installation la plus économique de l'atelier. Dans la première voie, celle de la sélection, le psychotechnicien effectue l'analyse du travail, qui est une description des activités nécessaires, et l'analyse de l'agent, qui recherche en lui les aptitudes nécessaires à l'exercice de ces activités : ce qui l'intéresse ici, c'est le geste, et son origine, qu'il situe dans des aptitudes assez mystérieuses, puisqu'il ne sait pas

très bien ce qu'elles doivent à l'hérédité et ce qu'elles doivent à l'apprentissage. Mais il n'examine qu'accidentellement ce qui se passe en l'esprit de l'ouvrier ⁽¹⁾.

Dans la deuxième voie, les études sur l'adaptation du métier à l'ouvrier ont dû tenir compte de cette vie intérieure. A l'origine, elles ne portaient que sur le mouvement le plus économique (Gilbreth). Mais le mouvement dépend d'un certain nombre d'attitudes, de sentiments, comme l'ennui, l'hostilité aux chefs, de représentations (crainte du chômage), qui peuvent être des facteurs importants du freinage. Les psychotechniciens ont eu pour tâche d'accroître les bonnes dispositions de l'ouvrier en agissant sur son psychisme. Taylor les manœuvrait par l'octroi d'une prime, ou par la menace de l'amende et du renvoi. On a découvert après lui bien d'autres influences, depuis celles qui agissent sur la tonicité par l'intermédiaire des sens (couleurs, sons, odeurs), jusqu'à celles qui résident dans le climat social de l'entreprise. Il y a là bien des éléments utilisables pour élaborer une étude des mentalités ouvrières. Mais ce ne sont que des matériaux épars.

De ces recherches en effet, il en est qui portent sur les aspects physiologiques du comportement (effort, fatigue) : elles ont une très grande valeur pour la médecine du travail, mais elles ne nous renseignent pas sur la totalité de la personne. Il en est d'autres qui examinent les difficultés de l'ouvrier dans l'ensemble de sa vie; on connaît le rôle des *counsellors*, chargés d'écouter ses doléances et ses rêveries; mais la méthode même qu'ils utilisent exclut une étude scientifique de la condition de l'ouvrier; elle se borne à enregistrer des états psychologiques globaux, syncrétiques, se rapportant à la vie familiale aussi bien qu'à la vie de travail; elle a tendance à insister sur les problèmes relatifs à la vie des instincts et des pas-

(1) Il y a naturellement bien des niveaux dans cette indifférence à la mentalité ouvrière. Taylor et ses disciples sont allés jusqu'à mépriser l'ouvrier, méconnaissant l'intérêt qu'il porte à son travail, et ne considérant que son désir d'un salaire élevé. On a souvent dénoncé l'étroitesse de cette psychologie : elle est révélatrice de l'aveuglement du pur technicien. Mais les monographies de métiers, effectuées par des psychologues qui ont parfois exécuté le travail qu'ils décrivent, manifestent une sympathie véritable pour l'ouvrier. De plus en plus d'ailleurs, la sélection psychotechnique comporte un entretien qui renseigne le psychologue sur les goûts et les intérêts du sujet. Pourtant, quel que soit l'intérêt de ces investigations, elles restent relatives à l'exercice du métier, elles ne portent pas sur la psychologie de la personnalité ouvrière, elles ne vont pas à son inquiétude profonde.

sions, et ainsi à déplacer le problème hors de son centre véritable (2). Les enquêtes sur les relations industrielles ont plus d'intérêt, soit qu'elles fassent connaître l'importance des rapports entre camarades de travail, soit qu'elles montrent la nécessité de laisser l'ouvrier organiser lui-même son travail. Elles n'ont pourtant pas examiné les réactions de l'ouvrier à sa condition d'individu privé d'un instrument de travail, contraint de chercher une place, d'exécuter les ordres reçus sans avoir la faculté d'exposer son point de vue : en un mot à son rôle d'exécutant mal rétribué. Elles se limitent à l'étude des relations interindividuelles dans l'entreprise, au lieu de s'orienter vers l'étude des relations sociales.

La psychotechnique procède par découpages : tantôt elle étudie le geste en lui-même, tantôt elle recherche les aptitudes en faisant abstraction de leurs conditions, en les substantialisant, tantôt elle analyse les motivations du sujet au sein de son travail, mais sans examiner ce qu'elles peuvent être dans l'ensemble de sa vie. Elle ne s'est pas encore orientée vers l'étude de la personnalité ouvrière dans la totalité de ses rapports.

On peut penser que ces lacunes de la psychotechnique doivent être mises au compte de son pragmatisme; son souci de rechercher les conditions optima du rendement ont pu la rendre indifférente à l'homme. Trouverions-nous des travaux plus satisfaisants du côté de l'investigation théorique ?

Elle peut s'inspirer de concepts classiques, et rester tributaire de la philosophie, ou s'appuyer sur des travaux d'histoire ou de sociologie.

M. Ligier, dans sa thèse sur *L'Adulte ouvrier*, nous offre un exemple des obstacles auxquels se heurte la première méthode (3). Il a

(2) Nous n'examinons pas si le psychologue — employé de l'usine — a le droit de recevoir ces confidences. Il ne le pourrait que s'il se préoccupait d'aider véritablement l'ouvrier. On sait qu'il se préoccupe surtout d'accroître le bénéfice de son patron (Cf. G. Friedmann : Selon Roethlisberger, « le counselling n'est pas seulement une manière d'écouter, mais une manière de parler... Il s'agit, en parlant de changer les cadres de référence, c'est-à-dire, en termes clairs, de dériver le mécontentement des « job factors » aux « non-job factors ». L'employé passe du sentiment qu'il est lésé à celui qu'il est victime de circonstances incontrôlables. Il parvient ainsi, nous-dit-on, à s'adapter... ». Exposé du 3 février 1952 au Centre d'Etudes Sociologiques).

(3) M. Ligier est influencé par la psychanalyse; mais celle-ci n'a pas opéré la refonte des méthodes psychologiques que l'on imagine : elle a donné aux notions traditionnelles d'affectivité et de réflexion un contenu légèrement nouveau, en opposant la vie instinctuelle et le surmoi. Il s'agit là d'un avatar du vieux dualisme corps-esprit.

opposé, dans la vie de l'ouvrier, les instincts et les complexes à l'effort qu'il accomplit pour contenir ses affects par la pensée de l'avenir, par le sentiment de responsabilité et le goût de l'invention. Le bilan lui paraît négatif : l'instinct triomphe chez le prolétaire, aussi est-il « dépersonnalisé », « déshumanisé », « inachevé ». Son intelligence est « sclérosée », « inutilisée ». Sa vie affective stagne au dessous du niveau des sentiments supérieurs. Ses projets sont courts... Même ses qualités, son esprit de solidarité, sa simplicité, semblent comporter une composante d'agressivité. « Il n'arrive pas à l'état auquel arrive l'adulte normal. »

Nous ne pensons pas que cette analyse dépréciative provienne seulement d'un manque d'information. L'auteur est prisonnier d'une méthode, en fait incompatible avec la vraie psychologie. En voici quelques exemples : il trouve contradictoire que l'ouvrier puisse être à la fois internationaliste et patriote ; c'est qu'il pense que la vie personnelle suppose l'unité d'un concept mathématique *banal* : mais que serait une personnalité sans conflits, incapable de s'engager à la fois dans plusieurs directions, forcément divergentes ? Et qui ne voit que la personne est plus riche quand elle est moralement obligée de lutter pour plusieurs valeurs ? M. Ligier parle aussi de l'apathie du prolétaire dans la vie sociale : l'adulte normal a un comportement rationnel, réfléchi, au contraire du prolétaire, qui agit en groupe, avec discipline. M. Ligier semble croire que la discipline est toujours le résultat de la peur, qu'elle est passive. Mais chez l'ouvrier elle n'apparaît qu'au bout d'une réflexion qui oppose, à la résolution du patronat de ne pas réduire ses bénéfices, la décision de s'unir pour faire diminuer l'injustice. De même, prétendre que l'ouvrier a une intelligence sclérosée, c'est méconnaître que le travail manuel, qui exige mesure, raison, réflexion pour coordonner des plans d'actions différents, est une activité foncièrement intelligente (4). Mais M. Ligier ne conçoit de l'intelligence que l'espèce raisonnante — la réflexion sur des notions.

Il faut renoncer à connaître l'ouvrier avec les concepts qui ont été utilisés par le philosophe pour se dépeindre lui-même. Le psychologue, pour comprendre autrui en sa singularité, doit réviser les notions dont il use en d'autres domaines : et d'abord il doit essayer de dater celles dont il a coutume de se servir.

(4) Cf. OMBREDANE et FAVERGE, *L'analyse du Travail*, ch. VII, notamment pp. 140-145, pp. 184-195.

Il n'est pas sûr que les historiens et les sociologues n'aient pas été tentés, eux aussi, d'emprunter à la psychologie traditionnelle leurs concepts fondamentaux. Dans certaines études sur les besoins dans la classe ouvrière, par exemple, on constate que les ouvriers se privent sur le chapitre de la nourriture pour accroître les dépenses de luxe. Ne serait-il pas possible d'invoquer alors un certain besoin de paraître ? On pourrait mettre en avant *un trait de caractère* : la tendance à l'affirmation de soi, ou encore une *fonction* ; l'imagination, toujours présente en effet en ces activités de luxe, et se demander quelles sont les conditions de son rôle accru (diminution de la journée de travail, réaction contre la monotonie professionnelle, développement de l'instruction ?). Dans ces hypothèses, la personnalité ouvrière cependant, qui commande cette répartition des dépenses, n'est pas considérée en sa totalité : l'étude en est étouffée, soit par un examen sociologique qui ne tient compte que des relations constitutives du groupe (c'est un peu la méthode d'Halbwachs par exemple), soit par l'appel à des facultés psychologiques banales.

Pour atteindre la conduite totale de l'ouvrier, ne faut-il pas alors se tourner du côté des témoignages ? C'est là en effet la source la plus riche de documents dont nous disposons. Deux difficultés nous arrêtent cependant. D'une part, il arrive souvent que les témoins soient à la limite de la classe ouvrière, qu'ils ne soient pas typiques ⁽⁵⁾. D'autre part l'enquête systématique risque de laisser dans l'ombre des aspects que l'ouvrier oublie de signaler tant ils sont proches de lui ⁽⁶⁾. Malgré ces difficultés, c'est de ce côté que doit en définitive s'orienter le psychologue.

Mais quelle sera son attitude générale ? Grande est la tentation de ne voir en l'ouvrier que ce qui lui manque : n'est-il pas l'homme sans réserves, sans ressources, sans capital ? Ne pouvant manger, se vêtir et s'abriter que s'il travaille, il semble tellement prisonnier de son activité utilitaire qu'on répugne à lui accorder une vie intérieure profonde. On a notamment quelque peine à comprendre qu'il éprouve dans sa vie de travail des plaisirs et des sentiments assez

(5) Un bon exemple en est fourni par le livre de NAVEI : *Travaux*. Artiste, un peu instable, délivré des soucis familiaux, cet ouvrier a apporté un témoignage attachant sur les travaux ouvriers, mais non sur les attitudes caractéristiques de l'ouvrier.

(6) Les témoignages recueillis par DE MAN dans *La joie au travail*, pourtant très importante, laissent dans l'ombre de nombreux aspects de la vie ouvrière.

riches, et on accorde souvent plus d'importance à ce qu'il réalise au cours de ses heures de loisir (7).

Ce que l'on méconnaît alors, c'est que cette situation négative pose le problème fondamental de la justice et qu'elle le pose, d'abord, à l'intérieur de la conscience ouvrière, si bien que cette vie va se trouver enrichie de désirs contradictoires, et qu'en l'esprit du prolétaire le monde doit être pensé, défait et reconstruit, autant — sinon plus — qu'en tout autre. Et cela, dans tous les moments et sous tous les aspects de sa vie.

A elle seule déjà, la recherche du travail révèle l'antagonisme entre le besoin fondamental : vivre, d'abord vivre ! — et le refus de tâches, soit pénibles ou dangereuses, soit d'un niveau professionnel inférieur à la qualification de l'ouvrier, à l'estime qu'il peut avoir de lui-même ; ainsi s'affrontent le besoin et l'amour-propre : l'ouvrier en chômage aimera mieux vivre dans la détresse que s'abaisser à un travail qu'il considère inférieur. Mais dans cette recherche, le besoin de vivre s'oppose aussi à la dignité de l'ouvrier : celui-ci souffre d'être « jaugé » par un chef d'embauche parfois désinvolte, il souffre d'être en concurrence avec d'autres ouvriers, il refuse, souvent, de remplacer les grévistes, il ne veut pas se faire le complice des injustices sociales (8). Ces trois grandes motivations — besoin de vivre, désir de la valorisation professionnelle, sentiment de l'injustice — vont se diversifier à l'extrême et fournir les composantes de cette conscience de classe qu'il est indispensable de connaître si on veut comprendre les ouvriers.

On ne peut ici songer à la décrire en toute sa richesse. Il arrive qu'on la définisse en termes surtout négatifs, comme une conscience de distance (9). Et certes l'opposition des points de vue, des aspira-

(7) Les romanciers français ont peu décrit le travailleur. Même les auteurs populistes insistent davantage sur les problèmes familiaux que sur les problèmes sociaux : et pourtant ceux-ci commandent ceux-là. Plus caractéristique encore serait l'œuvre de J. ROMAINS, *les Hommes de bonne volonté*, qui accorde si peu de place aux ouvriers : l'ouvrier de ce roman, Maillecotin, est davantage le porte-parole de l'auteur que celui des ouvriers.

(8) Françoise CASTELAIN a très bien défini ces sentiments : « Il est une souffrance plus grande que de défendre son salaire, sa vie, que de subir les jugements superficiels de l'extérieur, voir sanctionner ses opinions, c'est celle qui vient du mépris... vis-à-vis de la personne. » *Esprit*, 1951, n° 7-8, p.93.

(9) Il est bien vrai qu'il y a une barrière, comme disait Goblot, entre la classe ouvrière et les autres classes, et qu'elle n'est pas dressée par les seules classes qui ont un niveau de vie supérieur. Mais les descriptions de la conscience

tions, des perspectives est propre à faire saisir à chacune des classes ce qui la caractérise, puisqu'aussi bien chacune n'existe que dans un double rapport d'opposition et de conditionnement réciproque avec l'autre, avec les autres. Mais comme toute forme de conscience, la conscience de classe est essentiellement *question* : constatation de différence et d'absence, et interrogation sur leur origine.

Il y a bien des points sur lesquels aucune contestation ne s'élève — qu'il faut travailler, et que travailler plus, travailler mieux mérite un meilleur salaire; que le métier, s'il est bien en mains, est une source de joies profondes, et qu'on doit respecter l'avis des hommes compétents ⁽¹⁰⁾. Mais l'accord unanime sur tous ces points rend inévitables les questions d'ordre moral. Si ce qui justifie le devoir de travailler, c'est que le travail est pour l'humanité source de tous les biens, pourquoi ceux-ci sont-ils si chichement distribués aux ouvriers : « Croit-on que la dignité humaine permette de vivre avec un tel salaire ? » ⁽¹¹⁾. Si le travail difficile justifie les salaires supérieurs, comment justifier les revenus sans travail ? Si le travail est un devoir, pourquoi ce devoir est-il inégalement assuré pour les citoyens ? Pourquoi le patronat aurait-il le droit de chasser un ouvrier du travail, et le régime économique celui de susciter des crises génératrices de chômage ?

Ces questions se posent avec plus ou moins de force selon les circonstances. Davantage en période de crise, lorsque s'aggravent les difficultés des ouvriers. Davantage là où une tradition ouvrière se transmet de père en fils, tandis que l'attachement des ouvriers à des habitudes paysannes contribue à atténuer la conscience de l'injustice sociale. Il faut aussi considérer le rôle des organisations syndicales ou politiques et de leur propagande. La misère ou, inversement, la possibilité d'une qualification professionnelle peuvent conduire à une indifférence passagère à l'égard des problèmes sociaux. Mais

de classes en termes d'opposition nous paraissent superficielles, *puisque'elles ne rendent pas compte des sources de l'opposition*. Cf. en ce sens les critères utilisés par les auteurs américains pour définir la classe d'après la hiérarchie des groupes, cercles, professions auxquels appartiennent les individus : il y a entre eux tous les intermédiaires, et l'on aboutit par là à « des définitions, non de la classe, mais de la stratification sociale » (F. BOURIEZ-GREGG : *les Classes sociales aux Etats-Unis*, p. 40).

(10) Ces points de vue apparaissent souvent dans les témoignages recueillis par DE MAN (loc. cit.).

(11) R. MEILHAC, ouvrier maçon (*Esprit*, 1951, n° 7-8, p. 74).

quelles que soient les circonstances, qu'elles mènent à la révolte ou à la résignation, il reste que la vie de l'ouvrier se trouve toute entière traversée par le débat entre la conscience de son rôle et le sentiment qu'il ne lui est pas possible de se réaliser pleinement. Il est, dans sa lutte contre la nature, absolument indispensable aux autres hommes, mais il est, dans l'organisation de la vie sociale, considéré comme un être mineur qui n'a pas la possibilité d'accéder aux fonctions dirigeantes. Pour comprendre les ouvriers, c'est au cœur de ce débat que le psychologue doit se placer.

Il verra alors comment leur vie familiale, leur vie sociale, leur vie culturelle sont traversées par cette certitude que la question ouvrière, c'est celle de la justice. C'est une revendication morale qui se trouve au cœur des divers sentiments ouvriers.

Elle est déjà présente dans la distribution des dépenses, dont nous évoquions tout à l'heure l'évolution générale. Il reste toujours vrai que le pourcentage des dépenses culturelles est plus fort dans les ménages sans enfants que dans les familles de deux enfants et plus : dans celles-ci ce sont les dépenses d'alimentation qui priment largement, et la qualité de la consommation est inférieure ⁽¹²⁾. Mais si dans l'ensemble les dépenses culturelles augmentent, c'est que la famille ouvrière éprouve le besoin de s'informer, de se distraire, de se cultiver. C'est d'un besoin de valorisation humaine qu'il s'agit, et non, comme on l'avance parfois, d'une tendance à l'embourgeoisement : car ce besoin peut exister chez les militants qui ont le plus vif sentiment de la lutte des classes.

De même les statistiques montrent que la revendication de meilleurs salaires est plus forte en période d'essor économique, lorsque les prix augmentent plus rapidement que les salaires et que

(12) Cf. par exemple *Bulletin mensuel de statistique* 1953, supplément 1-3, pp. 40-1.

	MÉNAGE HOMME-FEMME	PÈRE-MÈRE ET 2 ENFANTS
Alimentation.	54	62
Habillement.	8,5	7,2
Habitat.	7,7	8
Soins.	7,1	5
Culture (loisirs, journaux, etc...)	22	17

(Les chiffres indiquent le pourcentage des dépenses. L'enquête a été réalisée en 1951-52 à Marseille dans des familles ouvrières.)

les bénéfices patronaux s'avèrent considérables ⁽¹³⁾. Les besoins vécus — la fatigue, la sous alimentation, l'insalubrité des taudis... — tout cela est bien la source profonde de la revendication : mais elle s'exprime avec d'autant plus de force que les ouvriers se sont convaincus, dans leurs conversations et leurs réunions, que les patrons « peuvent payer ». De même protestent-ils contre la diminution de leur pouvoir d'achat ⁽¹⁴⁾ : elle va contre leur conviction que le progrès technique doit améliorer le bien-être de tous ; les besoins sont compressibles, mais le sentiment de la dignité ouvrière s'oppose à cette compression.

Les familles ouvrières, on l'a souvent remarqué, sont plus ouvertes que celles des autres classes. M. Ligier a bien vu comment on se fait part des soucis, des difficultés de la vie quotidienne, qu'elles soient d'ordre matériel ou moral. On s'entr'aide volontiers, et la générosité ouvrière est bien connue. On ne peut comprendre ce comportement si on n'y voit pas l'affirmation morale que la solidarité ouvrière est seule capable, en définitive, de pallier quelque peu les injustices du sort, et de la société.

Mais il est un sentiment qui joue un rôle décisif dans l'attachement de l'ouvrier au destin de sa classe. Ce n'est pas un sentiment de manque, mais au contraire la conscience du rôle positif, irremplaçable, de l'action des ouvriers dans le devenir historique ⁽¹⁵⁾. Ce rôle

(13) Le nombre des grèves augmente en période d'essor. Ainsi, en 1906, on compte 438 000 ouvriers en grève, mais 99 seulement en 1908 (crise), 281 en 1910 ; en 1930 581 mille, mais 48 seulement en 1931, quand se révèle la grande dépression mondiale. Mais d'autres facteurs interviennent, notamment la reconstitution de l'unité syndicale, et d'une façon générale le renforcement des syndicats, qui est constant de 1900 à 1912 (de 588 000 à 1 million), de 1920 à 1926 (de 1 580 000 à 1 846 000) et atteint 5 500 000 en 1936 (*Annuaire statistique de 1951*).

(14) De 1929 à 1951, le salaire du tourneur augmente de 20 fois, le prix du pain de 21, du lait de 23, de la viande de bœuf de 30, du sucre de 22, du charbon de 29 fois. Cf. *Ibid.*, pp. 18-19 ; les variations des indices des prix et des salaires : si l'indice est 100 en 1938, il est (à Paris) :

	1944	1946	1948	1950
Pour les prix (détail).....	295	453	1.157	1.827
Pour les salaires ouvriers professionnels..	200	430	900	1.000
Manœuvres.	200	400	850	1.050

(15) Aucune défaite n'est définitive, et nous avons foi en notre destin », dit R. CRÉPIN (*Esprit*, 1951, nos 7-8, p. 129), Beaucoup d'ouvriers interrogés par DE MAN affirment qu'ils ne se sentent eux-mêmes que dans le travail syndical ou politique : « J'ai toujours mis dans ce travail tout mon cœur, toute ma pensée, toutes mes capacités, et j'y ai trouvé pleine satisfaction, même quand mes efforts n'étaient pas couronnés de succès. » (*La joie au travail*, p. 27.)

se manifeste dans les réalisations les plus minimales, dans les améliorations que le syndicat réussit à introduire dans la vie du travail, comme dans les multiples tentatives que font les ouvriers pour se diriger eux-mêmes, dans leurs clubs sportifs, leurs amicales ou mutuelles, leurs organisations syndicales ou politiques. Ils apprennent ainsi qu'il leur est possible de jouer un rôle dirigeant, et qu'il n'y a point de raison pour qu'ils soient tenus à l'écart des fonctions administratives et politiques.

Mais cette conviction s'affermirait quand elle s'appuie sur une réflexion historique. Les ouvriers français savent quel fut le rôle de leur classe dans les événements politiques du XIX^e et du XX^e siècles. Ils ont appris que des ouvriers étaient présents dans les grands événements de libération de cette période, que leur lutte, bien souvent, fut utilisée par la bourgeoisie à son propre avantage, mais qu'en définitive elle a été la condition des progrès essentiels. La « mémoire collective » de la classe ouvrière française a ceci de particulier qu'elle s'appuie sur les idées de 89, et lie le sentiment de justice au sentiment républicain et au sentiment national. Il s'agit pour elle que ne soient pas rendus vains les sacrifices des hommes auxquels elle doit un ensemble de libertés et d'avantages, acquis après des manifestations, des discussions, des grèves et des combats armés. Le rôle de cette solidarité des générations ne doit pas être sous-estimé; les fils et petits-fils d'ouvriers lui restent fidèles, souvent, même quand ils ont quitté la classe ouvrière. C'est ainsi que la classe ouvrière est devenue une force dirigeante essentielle, force jeune, traversée de crises, et pourtant profondément mûre parce qu'elle ressent, plus profondément qu'aucune autre, le choc des grands conflits où se définit le sens de l'histoire : les grandes crises économiques et politiques qui la frappent avant les autres.

Comprendre l'ouvrier, disions-nous, c'est saisir le sens qu'il donne à sa vie, les questions fondamentales qu'il se pose. Ce sens ne se trouve pas dans l'œuvre quotidienne qu'il réalise en tant qu'individu, ni dans sa vie privée : non pas que son activité professionnelle, ses découvertes d'adolescent, sa vie familiale, ses intérêts culturels soient sans importance; ils l'orientent vers la conscience de l'injustice. Mais c'est bien celle-ci, ce sont les tentatives qu'il fait pour établir de nouveaux rapports sociaux, les appels qu'avec ses camarades de travail il adresse à l'ensemble de la société, qui constituent le centre de son affirmation personnelle. C'est donc cette participation de l'ouvrier à la construction d'une société plus juste qui doit être l'objet de l'attention du psychologue, car c'est par elle que l'ouvrier est le plus authentiquement lui-même.

Ou bien on a étudié les gestes de l'ouvrier, ou bien on a examiné ce qui lui manquait pour être un intellectuel. Ce qu'il faut considérer, c'est ce qui fait la bonne conscience de l'ouvrier : sa fierté du travail bien fait, sa dignité en face du patron, sa solidarité, telle qu'elle se manifeste dans la défense des camarades, sa conviction qu'il doit vaincre, que les échecs ne sont que provisoires, parce qu'enfin il a raison... Tous ces sentiments se heurtent à maint obstacle, mais on ne comprend pas l'ouvrier moderne si on en fait abstraction.

*
**

Les barrières qui ont empêché la psychologie de saisir l'ouvrier en sa vie authentique sont analogues à celles qui ont été dressées entre les hommes de religion, de philosophies ou de couleurs différentes. On ne peut connaître autrui si on ne brise pas avec une certaine vision familière, « naturelle », de la vie sociale, qui en définitive repose sur l'acceptation, le plus souvent non réfléchie, de structures économiques, juridiques, culturelles : ainsi le psycho-technicien ne comprend pas l'ouvrier tant qu'il admet sans discussion les institutions économiques qui le vouent à un rôle secondaire. La compréhension d'autrui passe par un détachement à l'égard de tels postulats et des coutumes et institutions qui les ont rendus naturels. Cette démarche doit apparaître, sur le plan humain, comme l'équivalent de la mise en doute des qualités secondes et des données de la perception par le physicien. De même que celui-ci est amené à étudier la genèse psycho-physiologique de ses sensations, de même le psychologue doit saisir les origines contingentes de ses croyances, et effectuer l'*histoire de son esprit*. Cette méthode est la critique historique appliquée à nos pensées. Hors de là, nous pouvons, par des élans de sympathie, nous porter vers autrui, mais nous n'atteindrons qu'à une connaissance partielle et intermittente de son être.

Ce détachement, cette mise entre parenthèses de notre vision sociale naïve du monde des personnes, exige en fait un effort moral. Pour qu'une telle ascèse devienne possible, en effet, il convient que le psychologue saisisse ce qu'il doit à autrui. Et par exemple à l'ouvrier. Il doit savoir que celui-ci, par son travail sur la nature, lui assure l'existence, — ce n'est théoriquement pas le plus difficile — ; mais il doit comprendre aussi que sa pensée morale est en fait tributaire des aspirations et des appels qui depuis plus de cent ans se manifestent dans la classe ouvrière : sans celle-ci, sans

ses souffrances, le contenu moral de notre pensée ne serait pas aussi riche, puisque c'est elle en définitive qui a posé en toute clarté le problème de l'injustice sociale.

Ici se révèle (ce sera notre première conclusion) le caractère original de la connaissance d'autrui en face de la connaissance des choses. Le physicien peut entreprendre ses recherches sans se préoccuper de leurs incidences morales; du moins, qu'il le fasse ne l'éloignera pas de la vérité; sa méthodologie, si elle exige des vertus humaines, n'est pas en elle-même une action morale. Il en va autrement pour le psychologue (et aussi pour le sociologue ou l'historien). L'exemple de l'ouvrier nous a montré, croyons-nous, que pour le saisir en sa vérité il nous faut adopter une *attitude de justice*. Il ne connaîtra pas profondément ses sujets le chercheur qui fait abstraction de l'enchaînement des problèmes moraux qui se sont succédés au cours de leur vie, des tentatives qu'ils ont faites pour les résoudre. Il atteindra des paroles, des gestes, mais il ne les reliera pas à la totalité de la conduite et de la personne, dont paroles et gestes sont l'expression. La même chose serait vraie pour l'enfant, pour le malade, pour le « non-occidental ». Pour ne pas passer à côté des problèmes moraux de la personne, il faut la saisir dans sa société, dans les contradictions de cette société où le sujet essaye de trouver une place, grâce à une réflexion de type historique qui est aussi une réflexion d'ordre moral. C'est sans doute une caractéristique des sciences de l'homme qu'ayant pour objet des problèmes moraux elles exigent une prise de position morale.

Et cela va leur conférer, comme le pensait Lévy-Bruhl ⁽¹⁶⁾, une portée morale pour ainsi dire immédiate. Elles apparaissent comme le prolongement de cet examen de conscience par lequel l'individu, lorsqu'il a aperçu une contradiction dans ses actes ou dans ses pensées, essaye de trouver le principe qui puisse les ordonner. Elles éclairent cet examen en le situant dans l'histoire. Elles découvrent les étapes de cet enrichissement progressif par lequel l'homme intègre et harmonise, dans les cultures successives, ce qu'elles ont de non-contradictoire. Elles constituent une réflexion sur l'invention des valeurs, et elles sont la méthodologie de cette invention. Ce sont bien des « *sciences morales* », non dans le sens qu'elles devraient se soumettre à une norme qui serait extérieure à elles, comme l'entendent les partisans de cette expression, mais parce qu'elles

(16) Dans la *Science des mœurs*.

prennent pour objet ce qui est à l'origine de la vie morale : les contradictions de la vie sociale et leur résolution : ce qui revient, qu'on le veuille ou non, à *élaborer la norme*. Les sciences humaines, de par la spécificité de l'objet qu'elles ont à connaître, sont à la fois connaissance et morale (17).

*
**

Nous voyons bien l'objection qu'on pourrait faire à cette notion de sciences, capables, en nous révélant les problèmes fondamentaux d'autrui, de nous obliger à nous transformer et à construire un idéal, un projet d'homme nouveau. C'est qu'on ne peut pas lire le sens de l'histoire dans une simple étude de l'évolution sociale.

C'est bien ce qu'on reprochait à *la Science des mœurs*, c'est ce qu'aujourd'hui Lacroix et Merleau-Ponty, en des termes d'ailleurs différents, reprochent au marxisme.

Il n'y a pas de sens à l'histoire, dit J. Lacroix avec Berdiaeff, si elle doit se poursuivre indéfiniment comme une nature, s'il n'y a pas un terme transcendant, situé au delà du temps mais intérieur à la personne, qui lui indique vers quoi se dirige l'histoire. C'est en l'intériorité de l'individu communiant avec l'absolu que se décide l'orientation de l'histoire (18).

De son côté, M. Merleau-Ponty reproche au marxisme scientifique de mettre la dialectique dans la nature, dans l'objet, alors qu'elle est un mode de penser : il ne peut être question que la conscience soit produite par l'histoire, mais bien plutôt celle-ci apparaît comme « une subjectivité généralisée, rapports entre personnes endormies et figées dans les choses, (qui) n'est pas un *en-soi* gouverné, comme le monde physique, par des lois causales, mais une totalité à comprendre ». Et toujours « la liberté radicale et sauvage » garde sa distance à l'égard de ses incarnations dans le monde (19).

(17) Les sciences de la nature s'appuient aussi, dans leurs origines et leur évolution, sur la pratique. Mais ce peut-être une pratique parcellaire, une technique. Les sciences humaines partent de la pratique morale, et l'assurent. En tant que toutes les sciences sont des activités humaines, qui posent des problèmes moraux, la physique, la biologie ou l'astronomie rentrent d'ailleurs parmi les objets des sciences humaines.

(18) *Marxisme, existentialisme, personnalisme*, p. 41 sq.

(19) *Les aventures de la dialectique*, p. 94 et p. 256.

Pour l'un et l'autre auteurs, le sens de l'histoire n'est pas donné, et la science ne peut pas le connaître, car la conscience le crée librement.

On voit ce qui doit résulter pour les sciences humaines d'une telle perspective : on sera amené à leur refuser le droit d'expliquer les grandes créations humaines, les inventions, les idéaux, les morales, les sacrifices par quoi l'homme devient homme. Avec M. Alquié, on réservera à la psychologie le domaine des réactions affectives, de l'histoire individuelle, pour lui interdire celui des pensées et des valeurs, qui seront l'objet de la philosophie.

Mais on voit aussi ce qui doit en résulter pour le sens de l'histoire : c'est qu'il n'existe pas de critère permettant de définir le progrès, puisque c'est à chaque conscience de décider, en sa liberté, en quoi il peut consister ⁽²⁰⁾. Et on voit ce qui en résulte pour la connaissance d'autrui : elle devient impossible, puisque l'autre se présente à nous en son libre arbitre comme un réel inaccessible.

Ces positions, qu'on est bien forcé d'appeler irrationnalistes, ont de multiples conditions, que nous ne songeons pas à examiner ici ⁽²¹⁾. Mais il en est une que nous devons élucider, car elle concerne directement notre problème : les arguments de ces auteurs à l'encontre de la science réfutent bien les conceptions mécanistes qui tendent à ramener les fonctions supérieures à n'être que le prolongement d'un instinct ou d'un processus physiologique. Elles ne concernent nullement la conception dialectique de la science, et nous voudrions montrer, sur l'exemple de la psychologie de l'ouvrier, comment une exacte interprétation de la psychologie dialectique doit

(20) Cette remarque ne vaudrait pas, sans doute, pour Jean Lacroix. Mais on ne voit pas bien dans sa perspective, en quoi les personnes peuvent contribuer à la définition du sens de l'histoire, pourquoi ce sens se révèle plus difficilement à certains qu'à d'autres, en quoi aussi peut consister cette fin de l'histoire qui serait nécessaire pour que celle-ci prenne un sens. Quelle raison y a-t-il pour admettre qu'un jour « la lutte contre les aliénations » pourrait cesser (*ibid.*, p. 43), puisque l'être que nous comprenons le mieux nous restera toujours quelque peu obscur ? Il y a en autrui un infini que ce serait une aliénation fondamentale d'ignorer.

(21) Parmi les plus importantes nous notons le refus de l'explication du sujet. Cf. *Phénoménologie de la perception* : « Aucun rapport de causalité n'est concevable entre le sujet et son corps, son monde ou sa société » (p. 496). Une telle conception fait du temps un projet de la subjectivité, qui se trouve ainsi située hors de l'histoire.

nous permettre d'éclaircir à la fois, et le problème de la connaissance d'autrui, et celui du sens de l'histoire.

Si on essayait de montrer que l'idéal de justice sociale, qui nous a paru constituer l'apport essentiel de la classe ouvrière moderne, est le résultat d'un instinct, ou d'un complexe d'infériorité, de domination ou de frustration, il est bien vrai que cette théorie réductrice ne pourrait nous faire saisir l'ouvrier en lui-même. D'abord parce qu'il n'est pas exact, nous l'avons assez montré, que l'ouvrier soit mû par le ressentiment, par la rancune contre le patron, dans sa recherche de la justice : ce qui le pousse à revendiquer, ce n'est pas tant la constatation d'une privation que celle d'un apport positif, d'un devoir accompli, et la volonté qu'il lui soit attaché un droit corrélatif (22).

Mais l'essentiel n'est pas là. La psychologie réductrice ne rend pas compte de l'invention de l'idéal. Comme toute invention, il résulte d'une contradiction objective et en même temps vécue. L'ouvrier (et en un sens ou pourrait comprendre dans ce terme le savant et l'ingénieur) qui assure à l'humanité son pouvoir sur la nature n'a la disposition, ni de l'instrument de travail dont il se sert, ni du produit intégral de son travail. Cette contradiction est objective, extérieure à la conscience des individus, elle est au fond du système économique lui-même, qui d'une part tend au développement prodigieux de forces de production intéressant toute la société, qui d'autre part maintient le principe de la propriété privée de ces moyens de production, paralysant ainsi ce développement (23). Mais cette contradiction objective est vécue dans la vie de l'ouvrier, dans ce débat que nous avons essayé d'analyser. L'invention d'un de ces idéaux de justice que la classe ouvrière et ses théoriciens essayent de préciser depuis plus de cent ans (coopération, collectivisme, communisme), est donc le résultat d'une structure sociale qui pose le problème à l'ouvrier, et aussi des sentiments complexes que détermine cette structure.

Une psychologie dialectique ne peut pas ignorer le déterminisme social qui est à l'origine du projet moral, mais elle ne se borne pas

(22) On se rappelle la psychologie réductrice de Nietzsche, expliquant l'idée de justice par le besoin « de tyrannie des sots, des esprits superficiels, des jaloux... » (*Volonté de puissance*, trad. Bianquis, t. I, p. 198). Ce fut aussi la « philosophie » de Maurras.

(23) Que le principe de la propriété privée conduise à une telle paralysie n'apparaît pas à première vue. Les crises, les guerres, la limitation de la production par les monopoles en sont pourtant des preuves importantes.

à cela. Elle sait que la condition totale de l'invention ne se trouve pas dans le régime économique + le développement scientifique et technique + les institutions politiques et juridiques + les idéologies..., mais qu'elle se trouve au niveau de la contradiction qui existe entre certaines de ces conditions, contradiction ressentie comme douloureuse et *inhumaine* par certains membres de la société. Ce n'est pas le machinisme, le capitalisme ou les idées de 89 qui, à eux seuls, expliquent l'invention de l'idéal socialiste par exemple, mais c'est le conflit entre le développement de la production (avec toutes ses conséquences sociales) et le mode d'appropriation de la production. C'est ce conflit, vécu dans les crises économiques et politiques du 19^e siècle, qui *détermine* un projet de plus en plus précis de justice.

Nous pourrions étendre à la conscience en général ce que nous disons de l'invention. L'acte de conscience n'est jamais à l'extérieur de la nature et du devenir social. Il les exprime, mais en les dépassant, parce qu'il naît au point de rencontre d'une contradiction et qu'il en constitue la résolution nécessaire. Il n'est pas *impliqué* dans ses conditions, car il est le développement du *conflit* de ses conditions. En un sens, il est vrai qu'il est l'effet d'un conflit objectif, mais il est vrai aussi qu'il le résout; et dans le domaine humain la résolution des conflits passe nécessairement par l'élaboration de projets dans le cœur et l'esprit des sujets.

A ceux qui avancent que l'intériorité est le milieu de la création, on accordera volontiers qu'elle est en effet indispensable ⁽²⁴⁾. Mais mon intériorité dépend de ma vie extérieure : c'est-à-dire des événements et des expériences qui me guident, et de ma participation aux grands débats de mon temps. Nier l'importance de cette vie extérieure serait aussi dangereux que de nier la nécessité de la réflexion. Peut-on, de nos jours, concevoir une philosophie morale qui ignorerait les problèmes de la technique, des questions raciale, ouvrière ou nationale ? L'intériorité où elle se réfugierait serait menacée de vacuité, puisqu'elle méconnaîtrait aussi bien ce

(24) Le marxisme l'admet, puisqu'il donne aux idées et aux théories un rôle important dans l'histoire. C'est une notion élémentaire du matérialisme historique, mais beaucoup d'auteurs l'ignorent. On s'étonne que M. Merleau-Ponty semble se ranger parmi eux, quand il affirme par exemple que pour le marxisme « orthodoxe » « la conscience et l'être sont posés face à face comme deux réalités extérieures, où la conscience, comme simple reflet, est frappée d'un doute radical » (*ibid.*, p. 91). La conscience n'est pas pour les marxistes un « simple » reflet, elle est un mode d'action.

qui lui permet d'exister — travail ou culture par exemple — que ce qui la menace — guerre, abus de la technique, ou racisme et particularismes. L'intériorité s'exténue quand elle ne s'insère pas au sein des problèmes des autres, quand elle n'est pas l'effort d'invention qui cherche à les résoudre : c'est la fausse intériorité du système qui ne tient compte que d'un aspect du réel, ou celle du rêve qui défigure ce réel. La conscience, par nature, vit des contradictions où est plongée la personne dans la totalité de ses actes, techniques aussi bien que spirituels.

S'il en est ainsi, la psychologie, historique parce que dialectique, n'est pas condamnée à ne connaître que les aspects superficiels de la conscience : elle rendra compte des œuvres humaines essentielles en saisissant les contradictions qu'elles ont résolues.

Et par là-même, elle devient capable de nous éclairer sur le sens de l'histoire. Ce sens, on ne le lira pas comme on lit un événement historique à partir des indices qu'il a laissés après lui. Il est défini, pouvons-nous dire en première approximation, par les tentatives que font les sujets pour résoudre les contradictions dans lesquelles ils sont plongés. Il nous est en partie imposé : il n'appartient pas à l'ouvrier de la période du capitalisme concurrentiel de n'être pas impliqué dans les crises qui se succèdent de dix en dix ans environ, pas plus qu'il n'appartient à l'ouvrier contemporain d'être placé ailleurs que dans un régime économique dominé par le processus de concentration ⁽²⁵⁾. L'histoire se déroule en fonction de lois, où on lit bien, en filigrane, des désirs innombrables, mais ces désirs entrelacés et opposés font que les événements s'imposent à chacun comme par une sorte de destin ⁽²⁶⁾. Mais il y a, dans ce déroulement des événements, des contradictions qui nous permettent de nous libérer du destin, de faire front à certains d'entre eux en utilisant ceux qui leur sont opposés. Ainsi les ouvriers ne peuvent s'opposer aux crises économiques, mais ils peuvent se grouper

(25) Les phénomènes économiques ne sont pas les seuls imposés : le sont aussi les institutions juridiques qui leur correspondent, et nombre d'institutions culturelles et idéologiques, qui ne sont pas toujours forcément en harmonie avec les processus économiques, puisqu'elles peuvent dater d'époques très lointaines.

(26) Engels a plusieurs fois insisté sur ce rôle « des conflits des volontés individuelles. Ce que veut chaque individu est empêché par chaque autre, et ce qui s'en dégage est quelque chose que personne n'a voulu ». (Lettre à J. Bloch du 21-9-1890). Voilà bien l'aliénation par l'extériorité des personnes qui durera tant que les hommes ne connaîtront pas l'origine de leurs conduites, n'auront pas accompli la science d'eux-mêmes.

et définir contre le régime économique qui les opprime les réformes qui les libéreront.

Le sens de l'histoire n'est pas déterminé, comme le pense J. Lacroix, par une norme qui lui serait extérieure : c'est dans l'expérience des échecs et des succès — cette expérience morale définie jadis par F. Rauh — que les hommes parviennent, après bien des tâtonnements, à découvrir les valeurs, c'est-à-dire les plans d'action, qui les libèrent des souffrances où l'histoire les a plongés. En dehors de ce contact direct avec les événements, il n'est pas de théorie qui puisse définir les valeurs. Il est irremplaçable : nul théoricien, nul penseur, ne pouvait à lui seul découvrir les perspectives morales que les ouvriers du 19^e siècle ont élaborées au travers de leurs souffrances.

N'allons-nous pas alors vers un empirisme, qui aboutira forcément au relativisme ? Car ces expériences ne sont pas d'emblée harmonisées, et ce n'est pas un sens, mais plusieurs, mais une infinité, autant qu'il y a de vies humaines, que l'histoire devrait prendre...

Cela nous paraît impossible. Car, en définitive, ces divergences de l'histoire ne peuvent amener qu'à des contradictions nouvelles, et elles exigeront de nouveaux efforts et de nouvelles tentatives d'intégration. Elles consistent dans l'opposition des personnes, dans l'instauration de ces barrières que nous dressons entre nous pour ne pas saisir le problème d'autrui. Elles deviennent insupportables, et d'abord à ceux qu'elles humilient et qu'elles blessent. Elles provoquent de nouvelles protestations dès qu'elles prennent trop d'importance, jusqu'au jour où l'opprimé parvient, par la persuasion ou la violence, à se faire entendre de celui qui l'opprime, jouant ainsi le rôle décisif d'éveilleur des consciences.

Il n'y a, en définitive, qu'un sens à l'histoire. C'est celui par lequel nous sortons, de gré ou de force, de la mauvaise interiorité pour nous ouvrir à autrui, en comprenant qu'il est hors de nous la condition de nous-mêmes. Dans cette ouverture aux autres, nous pensons que les sciences de l'homme, et notamment la psychologie, doivent jouer un rôle toujours plus important, mais c'est à la condition qu'elles nous permettent, et de prendre conscience de l'altérité, et de la surmonter en nous plaçant au cœur du problème vécu par autrui. Ainsi orientées elles peuvent dégager des expériences divergentes la théorie et les concepts qui définissent le sens du progrès.

Philippe MALRIEU.